

*Théodore, mon cœur,
Je t'écris à l'aube de ta vie pour que tu saches tout
de ta naissance, même si je promets de te la racon-
ter de vive voix également, à chaque fois que tu
m'en feras la demande. Tu sais, ce qu'il faudra en
retenir n'est pas de savoir si j'ai accouché en trois
heures ou en quatre, s'il s'agissait d'une césarienne
ou si les murs qui t'ont vu naître étaient verts ou
bleus. L'important, Théo, est de comprendre que tu
as été aimé dès les premières fractions de seconde
de ton existence, par ton père et par moi, et même
bien plus en amont encore, lorsque je te portais
dans mon ventre.*

*On revient de tellement loin tous les deux. Cette
histoire-là aussi, il me faudra te l'expliquer, bien
sûr. Mais plus tard. Rien ne presse, mon tout-petit.
Prends le temps de grandir et de t'épanouir. Prends
le temps de t'ouvrir au monde et d'être heureux,
c'est le plus important.*

*Théodore, mon fils. Tu es la preuve que rien n'est
plus fort que la vie, quels que soient les orages et les
dramas que nous traversons. Tu es mon don du ciel,
mon bébé cadeau, mon bébé guérison. Toi, qui n'étais
pas vraiment prévu, et pourtant tellement attendu !*

Te voilà à mes côtés, dans ce berceau d'hôpital qui abrite ta première nuit sur terre, et je ne peux m'empêcher de te dévorer des yeux. Tu suscites en moi les meilleures intentions, les plus beaux sentiments, les plus doux espoirs. Pourtant, j'ignore encore tout de toi ! On a raison de dire que la naissance est la plus mystique de toutes les aventures. Quelle petite personne vas-tu devenir ? Quel caractère vas-tu nourrir ? À peine es-tu né que me voilà déjà à tes genoux. J'ai tellement hâte de te ramener à la maison, pour que tu y rejoignes tes sœurs et qu'elles puissent te serrer dans leurs bras, elles aussi... Elles t'attendent depuis longtemps, tu sais, et t'aiment déjà de tout leur cœur d'enfants, sans même te connaître.

Il faut dire que Maya et Louise m'ont aidée à te porter, ces derniers mois ; et à me ramener à la vie, bien avant cela. Elles m'ont sauvée de tout, et méritaient, quelque part, la plus exceptionnelle des offrandes. Toi, mon trésor, même si là n'est pas la raison principale de ta venue au monde. Tu es le frère qu'elles espéraient, qu'elles réclamaient, dont elles se languissaient.

Il n'y a rien de plus beau sur terre que l'amour fraternel.

Aimez-vous, mes chéris. Aussi fort que possible. Riez, pleurez, grandissez ensemble. Faites-nous rager, votre père et moi ; faites-nous trembler, inventez mille et une bêtises. Mais soyez unis dans l'adversité comme dans le bonheur. Vibrez aussi durablement que vous le pourrez. Profitez de tout, et de tous. Protégez-vous les uns les autres, confiez-

À sœur perdue

vous, partagez ce que vous avez dans le ventre jusqu'à votre dernier souffle. Soyez unis, mes trois petits mousquetaires. Ensemble, vous serez invincibles. Papa et moi serons à vos côtés à chacun de vos pas bien sûr, aussi longtemps que nous le pourrons. Puis, un jour viendra où ce sera à votre tour de guider ceux que vous avez désirés aussi fort que nous vous avons désirés. Alors, Théo, tu comprendras vraiment ces lignes.

Pour ma part, j'ignorais jusque-là que la réalité pouvait être aussi magnifique. Je veux dire... à ton image ; aussi parfaite que tu l'es. Il y a tant de misère sur terre... Tant de chagrin, tant de souffrance ; de maladie ; de pauvreté. Le monde peut être d'une laideur terrifiante. Moi-même, j'ai reçu mon lot de peines plus que de raison. Alors, dis-moi, mon âme, toi que j'observe en ce moment même et qui sembles si sérieux dans ton petit berceau ; toi qui as l'air si sage... Explique-moi ; comment est-il possible que ce matin, au lever du jour, tout ne soit plus qu'extase et émerveillement ? Comme si cette nuit, la terre s'était métamorphosée en un Éden fabuleux.

Ô mon amour... Puisses-tu voir le monde toute ta vie exactement comme je le vois à cet instant. Féérique et miraculeux. Même si c'est parfois, voire souvent, un gigantesque mensonge !

Tout cela est grâce à toi, chéri. Uniquement grâce à toi.

Que tes grands yeux innocents, que tu ouvres pour la première fois, ne s'attardent que sur la beauté des choses. Que tu puises ta force dans la tendresse des tiens, et avant tout, dans celle, indéfectible, de tes

sœurs. Je te le rappellerai autant qu'il le faudra, au cours de toutes vos disputes à venir, pour des Lego, des bonbons ou des parties de Monopoly.

Mon fils. Mon fils. Mon fils.

Le crayon en main, Marianne se répéta les derniers mots à plusieurs reprises pour se convaincre qu'ils étaient vrais.

L'aube s'amorçait ; la jeune mère la voyait poindre par la petite fenêtre de sa chambre et pouvait presque la respirer. Chaque minute d'une journée avait sa propre odeur, elle en était convaincue. Chaque moment d'une vie, des plus doux aux plus dramatiques. Certains étaient reconnaissables parmi tous, tant ils étaient familiers et récurrents ; d'autres, uniques, marquaient à jamais une existence. Comme celui-ci.

D'ordinaire, le matin, Marianne savourait en premier celle des draps chauds, avant même d'ouvrir les yeux. Puis celle du pain grillé et du beurre frais dans la cuisine. Pendant longtemps, elle n'y avait plus prêté la moindre attention, noyée dans son désœuvrement et sa lassitude du monde. Mais pas ce matin.

Ce matin, tous ses sens étaient bien en éveil, en dépit de sa fatigue. Ces sens, dont elle avait usé et abusé quotidiennement sans leur accorder le moindre mérite plusieurs années durant. L'odorat susmentionné, mais aussi le goût : celui du café tout juste filtré. La vue : le ravissement de ses filles en chemise de nuit, les cheveux en bataille, biberon à la main. Le toucher : la caresse d'un mari solide depuis quinze ans. Et puis l'ouïe : l'oreille attentive au ronflement du moteur de la voiture, quelques minutes avant le départ pour l'école. Autant d'informations sensorielles

À sœur perdue

dérisoires, presque universelles, mais dont il fallait jouir, Marianne le savait mieux que quiconque.

D'ordinaire, chacune des minutes de son existence n'appelait pas à une réflexion aussi profonde sur l'activation mécanique de ses sens. Mais cette minute-là, à l'orée du jour, Marianne comprenait, en regardant simplement par la petite fenêtre, qu'elle resterait gravée dans sa mémoire. Elle saisit sa chance pour la savourer. L'odeur de cette aube-là, elle ne la respirerait plus jamais. Elle venait de mettre au monde un fils. Il n'y aurait pas meilleur parfum.

Peut-être avait-elle tort d'affirmer à Théodore que les détails n'avaient pas d'importance ? Les détails ne permettent-ils pas d'immortaliser la magnificence de l'instant ?

C'était tout elle : hésiter, revenir en arrière, changer d'avis, puis recommencer.

Qu'il était difficile d'écrire ! Tout de même, elle avait dû l'admettre dans sa lettre : le monde ne serait pas toujours aussi resplendissant, il y aurait de mauvaises nouvelles aussi, des peines, des gâchis, et pire encore. D'ailleurs, Marianne savait bien que l'on peut mourir de chagrin. Il allait donc falloir que son bébé l'apprenne et s'endurcisse pour vivre ; pour ne pas se contenter de survivre.

Dans le doute, elle tourna la tête pour inspecter sa chambre d'hôpital, et en appela de nouveau à ses cinq sens. Elle voulait qu'ils l'aident à figer le moment présent, pour en profiter au mieux. Ce serait son refuge dans les coups durs que l'existence lui infligerait.

Évidemment, il fallait se résigner : c'était impossible. Très vite, les souvenirs allaient s'écorner, puis être ensevelis par d'autres. Il fallait donc qu'elle note quelque

part qu'il y avait une fissure sur le mur, à côté du téléviseur ; que le bouton pour redresser la tête de son lit mécanique fonctionnait mal ; que le lavabo faisait un drôle de bruit lorsque l'eau s'évacuait. Elle voulait ne rien oublier. Jamais. Elle aurait dû coucher sur le papier tout ce qu'elle avait vécu avec Amélie auparavant ; ses trente dernières années. Elle avait toujours laissé sa sœur s'en charger, car sa cadette avait pour habitude de tenir un journal intime. Mais Marianne l'avait lu et ne l'avait pas trouvé suffisamment explicite. Il faudrait donc qu'elle s'y attelle aussi, pour tout consigner, pour être sûre que ce soit bien fait. Elle avait peur que ses souvenirs ne se perdent dans les dédales de sa mélancolie, alors qu'elle avait encore tant besoin d'eux, et qu'elle aurait encore tant à se rappeler. Le premier sourire à venir de Théo, sa première grimace lorsqu'elle lui présenterait sa première cuillère de compote, sa première dent de lait, ses premiers pas, son premier bobo, sa première poussée de fièvre...

La mélancolie n'était pas son ennemie ; elle avait appris à marcher main dans la main avec cette compagne de route. Il fallait simplement savoir l'écouter sans la laisser l'écraser.

Marianne porta son attention sur le berceau dans lequel Théodore dormait à poings fermés. Son regard s'accrocha à lui passionnément, tendrement, avidement. La jeune mère tenta de se reconcentrer sur sa lettre, mais ses yeux énamourés et éreintés ne lui obéissaient plus ; ils refusaient de quitter ce petit être si parfait, cette merveille qu'elle avait elle-même créée. Ils savaient qu'ils pouvaient le contempler de tout leur soûl, jamais ils ne s'en lasseraient. Elle changea alors d'avis une nouvelle fois.

Oui, en définitive, elle avait eu raison d'écrire ce qu'elle

avait écrit à son fils, elle ne devait pas s'en inquiéter. Comment pourrait-elle oublier ce qu'elle venait de vivre ? Elle venait de mettre au monde son troisième enfant. Un ange. Un fils. Ne se souvenait-elle pas encore très précisément de la naissance de Maya et de Louise ? De son adoration pour elles ? Et du chamboulement dans sa vie ? Ses yeux qui s'enivraient de la présence de ce petit homme, là ; ils avaient tout recueilli, tout observé. Il lui suffirait de les fermer, à chaque fois qu'elle flancherait dans les années à venir, pour tout vivre à nouveau, autant qu'elle le voudrait. Elle y puiserait un réconfort intarissable, et peu importaient les détails ou les couleurs. Peu importait qu'elle soit finalement trahie par ses sens. Resterait l'essentiel. L'émotion serait intacte ; éternelle.

En regardant son fils dormir, Marianne réfléchit à ce mot étrange, « sens », qui était loin d'être le plus joli de la langue française. Elle se dit alors que Théodore lui donnait sens, puisqu'il donnait un sens à sa vie. Qu'elle savait désormais quel sens emprunter. Et puis... L'expression « avoir le sens de l'humour » était devenue banale, mais à eux deux, là, dans cette chambre d'hôpital, ne venaient-ils pas d'inventer le sens de l'amour ? Aucun autre sens ne compterait plus.

Son père le lui avait dit, à la naissance de Louise, deux ans après celle de Maya : « L'amour ne se divise pas ; il se multiplie. »

Il en avait fait l'expérience pour elle et Amélie, à son époque. Elle se confirmait aujourd'hui.

Oui, Marianne se souviendrait donc de tout, toujours. Exactement comme pour ses filles.

La veille au soir, elle avait regardé une partie du biopic sur Dalida à la télévision, la tête posée sur le torse de

Bertrand, dans leur lit, comme à l'accoutumée. Après en avoir visionné la moitié, il commençait à somnoler. Elle le lui avait fait remarquer :

— Quand même... Quelle vie elle a eue, cette pauvre femme...

— Mmm..., avait-il marmonné dans un demi-sommeil.

C'était à ce moment-là qu'elle avait senti un mouvement du bébé dans son ventre. Un mouvement qui l'avait surprise, elle qui avait pourtant accouché à deux reprises déjà. Puis elle avait entendu un *plop*, comme un bouchon de champagne qui sautait. Son mari avait tressailli à son tour ; elle n'avait donc pas rêvé, lui aussi l'avait bien perçu. Alors, les eaux avaient coulé dans les draps, sur le matelas. Marianne et Bertrand avaient sauté du lit chacun de son côté, se retrouvant instantanément face à face.

— Vérifie que tout est prêt dans la valise, j'enfile un pull et je pars faire démarrer la voiture, avait dit Bertrand méthodiquement.

— Ok. Laisse aussi un mot à ta mère dans la cuisine pour la prévenir qu'on est à l'hôpital, elle annoncera la nouvelle aux filles au petit déjeuner.

— Tu sais, il y a des chances pour que je sois de retour à la maison avant que ça ne soit l'heure du réveil...

Marianne avait aussitôt regardé l'horloge sur la table de chevet : il était 23 heures.

— Sérieusement ? Tu crois que je vais accoucher en deux heures et que tu vas pouvoir revenir ici boire ton café, puis emmener les filles à l'école ? Tu rêves !

Bertrand avait souri à sa femme. Pour Maya comme pour Louise, les accouchements n'avaient même pas duré deux heures ; Marianne avait défié toutes les statistiques.

À sœur perdue

— On parie ? lui avait-il lancé, amusé, en guise de défi.

Bertrand avait raison : Théodore était né à 0 h 40. Le mari ému était alors resté auprès de sa femme jusqu'à ce qu'elle soit reconduite dans sa chambre, vers 4 heures du matin. Puis il avait rejoint le domicile conjugal dans lequel leurs deux filles dormaient paisiblement, veillées par leur grand-mère paternelle, ignorant encore qu'elles avaient désormais un petit frère sur terre.

Théo avait beau être le troisième enfant, l'émotion était aussi forte que pour Maya et Louise. Il était né vite, sans douleur. *Peut-être qu'après tout ce que j'ai vécu ces dernières années, je suis devenue insensible à la souffrance*, avait pensé Marianne. Insensible à la souffrance, mais une éponge à chaque bouffée de bonheur. Lorsque la sage-femme avait posé le bébé sur elle, elle avait pleuré comme elle n'avait plus pleuré depuis longtemps. À chaudes larmes, abondamment. Elle était pourtant persuadée qu'elle n'en avait plus aucune à verser, que son corps s'était tari à force d'être submergé par trop de chagrin. À ses côtés, Bertrand tremblait de joie et d'amour, comme pour les deux précédentes naissances, caressant délicatement la tête de son nouveau-né par-dessus son bonnet.

— Tu as vu ? La taille 0 est trop petite... Il lui faut déjà du 1 mois. Ça sera un grand gaillard, mon fils !

— Il a de qui tenir...

Bertrand avait coupé le cordon ombilical, comme pour Maya et Louise. Pourtant, cet accouchement l'avait bouleversé bien plus encore, lui aussi. Pas parce qu'il avait enfin un fils. Objectivement, le sexe de son enfant n'avait aucune importance, tant qu'il était en bonne santé. Non, c'était pour bien d'autres raisons.

Théo ouvrit un œil. Les deux parents frissonnèrent ensemble.

— Tu appelles Hélène et Philippe ? demanda doucement Bertrand.

— Oui, je vais le faire, mais à une heure plus décente, pour qu'ils n'aient pas une crise cardiaque. Et puis je veux que Théodore profite de m'avoir un peu pour lui seul. Une fois à la maison, il est hors de question que Maya et Louise se sentent dépossédées de leur mère. Il va falloir que ce petit bonhomme apprenne à me partager ! Alors tant que je suis ici, avec lui, je veux m'assurer qu'il comprenne à quel point il est déjà aimé.

Bertrand s'était donc allongé à côté de son épouse dans le lit de la salle d'accouchement, et ils étaient restés un long moment ensemble, à respirer l'odeur de leur fils, s'extasiant devant la moindre de ses mimiques, essayant de reconnaître dans chacun de ses traits ceux de ses aînées. Puis, enfin, Marianne avait appelé ses parents. Elle avait eu peur de leur réaction, peur de leur annoncer la nouvelle, même si elle savait combien ils l'attendaient. C'était plus fort qu'elle. Un réflexe de son cerveau malmené par la fatigue, un automatisme qu'elle condamnait, mais dont elle réussirait un jour à se débarrasser, elle en était convaincue. Maintenant qu'elle ne craignait plus ses propres émotions, elle saurait bientôt appréhender celles de ses parents avec plus de sérénité.

Sa mère décrocha dès la seconde sonnerie.

— Allô, mamoune ?

— Oh, Nanou, tu as accouché !

Marianne s'effondra en larmes. Manifestement, elle devait encore travailler pour apprivoiser certaines réac-

À sœur perdue

tions ! Sa mère, en revanche, n'avait rien perdu de sa capacité à interpréter le son de sa voix.

— Oui mamoune... Il s'appelle Théodore. Tu peux venir voir ton petit-fils quand tu veux avec papou. Il est tellement beau, si tu savais ! 3,55 kilos, et 50 centimètres.

— Mon Dieu, Nanou... C'est parfait. C'est parfait. Oh Philippe...

Hélène criait dans le combiné pour appeler son mari, et Marianne imaginait très bien la scène, à plusieurs dizaines de kilomètres de l'hôpital, dans la maison familiale. Sa mère devait être en robe de chambre à cette heure-ci, celle avec les fleurs bleues, qu'elle portait toujours au petit déjeuner, et elle avait dû se précipiter pour décrocher le téléphone posé sur le bureau de l'entrée. Le matin, Philippe avait quelques difficultés à se déplacer ; ses muscles n'étaient pas encore chauds, et l'ancien pompier qui avait, jadis, si fière allure, marchait désormais en traînant la jambe. Marianne attendit alors quelques secondes avant d'entendre la voix de son père qui finissait d'approcher.

— Quoi Hélène ?

— C'est Nanou ! Elle a accouché ! Nanou a accouché !

— Oh c'est pas vrai !

— Mamoune, il faut que je te laisse, il y a la sage-femme qui revient. Je te rappelle après.

— Oui, ma fille, bien sûr. On pourra passer te voir dès aujourd'hui ?

— Évidemment. Vous savez que vous pouvez venir quand vous voulez.

Hélène prit une grande respiration, et dit à sa fille :

— Je t'aime, ma chérie.

— Je t'aime aussi maman.

Marianne posa le téléphone et pleura plus fort encore. La sage-femme s'approcha et lui dit gentiment :

— Eh bien madame, c'est beaucoup d'émotions, la naissance d'un bébé...

— Plus que vous ne le pensez... Si vous saviez...

Bertrand venait de rentrer à la maison, pour retrouver Maya et Louise. Marianne aurait adoré qu'il reste à ses côtés, bien sûr, mais elle préférerait largement le savoir avec leurs filles, pour les rassurer, leur dire que maman allait bien et qu'elle serait très vite de retour elle aussi. D'ailleurs, il les emmènerait l'après-midi même à l'hôpital pour qu'elles rencontrent leur petit frère. Elles devaient tant trépigner !

L'aube s'amorçait, oui. Marianne la voyait poindre et pouvait la respirer. Elle se levait sur un nouveau jour, un nouveau monde, une nouvelle ère. Plus rien ne serait comme avant, et c'était pour le mieux. Enfin. La jeune mère pensa à Amélie, à tout ce qui s'était passé, et à tout ce qui allait arriver dans les prochains mois. Il faudrait qu'elle lui écrive tout ça, à elle aussi, après avoir fini sa lettre pour Théo ; elle adorait lui raconter les moindres détails de ses aventures.

Tant de changements... Tant à faire et à organiser... Tant d'excitation... Elle n'en revenait pas. Jamais elle n'aurait cru que sa vie la mènerait jusque-là.

Quel stress, mais quelle joie également...

Marianne ferma les yeux et une multitude d'images se bouscula dans sa tête. Elle n'avait pas dormi de la nuit et était exténuée. Le visage de sa sœur fut le dernier à l'accompagner, lorsqu'elle finit par sombrer dans un sommeil salubre.